

K-REC FILMS
PRÉSENTE



Film Francophone
D'ANGOULEME

“UN RÉCIT A LA PUISSANCE
ÉMOTIONNELLE INSENSÉE”

PREMIÈRE


L'ENFANT DU PARADIS

UN FILM DE
SALIM KECHIOUCHE

AVEC
SALIM KECHIOUCHE NORA ARNEZEDER HASSANE ALILI NAIDRA AYADI
CARIMA AMAROUCHE PASCALE ARBILLOT ZINEDINE SOUALEM
KEVIN MISCHÉ JULES RITMANIC SALIF CISSÉ VINCENT LECOEUR

LE 6 DÉCEMBRE AU CINÉMA

DOSSIER DE PRESSE



72min | COULEUR | FRANCE | 2022 | SCOPE | 5.1

LE 6 DÉCEMBRE AU CINÉMA

Matériel presse téléchargeable sur 25heure.com/lenfantduparadis

SYNOPSIS

Après une traversée du désert dans sa carrière de comédien, Yazid voit enfin se profiler le bout du tunnel. Sobre depuis six mois, il veut prouver à Garance, sa nouvelle fiancée, et à Hassan, son fils de 16 ans, qu'il est maintenant un autre homme. Mais en quelques jours, ses vieux démons resurgissent et avec eux les souvenirs de son enfance en Algérie.





ENTRETIEN AVEC SALIM KECHIOUCHE

1/ Après une carrière d'acteur et de comédien, notamment marquée par votre collaboration avec Abdellatif Kechiche, pourquoi avez-vous souhaité réaliser votre premier film ?

L'envie d'écrire, de m'exprimer par l'image, était déjà là depuis l'adolescence. En fait, elle a même précédé le désir d'être acteur, métier que j'ai fait un peu par hasard, à la suite d'un casting sauvage. J'ai été repéré par un réalisateur dans un bus, en 1996. Il m'a proposé un rôle, après que nous ayons

échangé sur le cinéma. Je lui avais dit que je faisais des films depuis l'âge de 13 ans.

Ce réalisateur, c'est Gaël Morel. Depuis, nous avons tourné quatre films ensemble. Je le considère comme un frère de cœur. Il fait partie de ma famille de cinéma. Ensuite, Ozon m'a fait jouer dans *Les amants criminels*, en 1998. C'est ainsi que je suis devenu acteur, ce qui a mis en suspens mon projet de devenir réalisateur, même si à côté, je n'ai jamais cessé d'écrire.

2/ Quelle est la genèse du film ?

Le point de départ a été le décès de l'un de mes meilleurs amis, qui était lui aussi acteur. Il est mort dans un accident de moto, en sortant d'une boîte de nuit, après une fête de fin de tournage. Je me suis approprié cette histoire, tout en m'en éloignant. Je l'ai imbriquée à la mienne, beaucoup plus fortement que je ne l'avais imaginé au départ, en intégrant des archives personnelles.

Au début, j'avais pensé utiliser des images d'animation pour prendre de la distance avec mon sujet, en lieu et place de ces vidéos. Et finalement je me suis dit que, quitte à y aller, autant y aller à fond. C'est ma vie, mais en même temps, ce n'est pas la mienne. En ce qui me concerne, je suis père de deux jeunes enfants et non d'un ado. Cet ami, lui, n'avait pas d'enfant. Mon film est une espèce de projection autour de la vie d'un acteur, laquelle peut être très déroutante.



3/ Quelle est la fonction des images d'archive que vous intégrez au récit ?

Elles nous permettent d'accéder à l'inconscient du personnage, de mesurer ses blessures. Elles donnent un côté onirique au film. Je voulais sortir du réel, et sans parler de spiritualité, orchestrer une connexion avec un ailleurs, qu'on

a tous en nous, même si on n'est pas croyant. J'ai beaucoup hésité à utiliser ces images-là. En fin de compte, elles constituent un hommage à ma mère que j'ai perdue à l'âge de 14 ans, ce qui a été une grande douleur dans ma vie. C'est elle qu'on voit sur ces images. Quitte à réaliser un premier film, dans des conditions économiques tendues, autant faire preuve de la plus grande sincérité.





4/ Justement, la disparition de la mère plane sur tout le film et hante les personnages. Comment avez-vous pensé cet événement traumatique ?

La mort de la mère est le vrai sujet du film. Le propos est si intime qu'il en devient universel parce que tout le monde a perdu quelqu'un de cher. Tout le monde a vécu, de près ou de loin, ce genre de conflits intérieurs et familiaux.

La monteuse a puisé dans mes archives familiales une image où l'on voit mon oncle. Je n'osais pas l'intégrer car il est mort il n'y a pas très longtemps. Quand j'ai vu qu'elle avait choisi cette image, je me suis dit que c'était fou.

C'est comme si les morts revenaient dans le film pour nous dire au revoir. Même si les gens ne le savent pas, le film se charge de cette matière mortifère.

5/ Pourquoi avez-vous choisi de jouer le rôle principal de Yazid ? Qu'avez-vous en commun avec cet acteur tourmenté ?

Au départ, je voulais faire un casting. Mais finalement, j'ai endossé le rôle principal car c'était plus facile, par rapport à la direction d'acteur mais aussi, au regard de l'économie du film.

J'ai pas mal de points communs avec Yazid : il m'est aussi arrivé de me tirer une balle dans le pied à certains moments, parce que je me disais que je ne méritais pas ce qui m'arrivait. J'aurais pu perdre la vie à plusieurs reprises, en raison de mon inconscience, de mon caractère intrépide et de ma nature d'écorché vif.

Sinon, comme Yazid, interpellé par ses potes de la cité, j'ai dû me justifier. Je trouve complètement fou de devoir expliquer ce qu'est le métier d'acteur. Il y a un truc qui s'est troublé entre l'image qu'on véhicule et la distance qu'on peut avoir avec ses personnages. Si on a choisi d'incarner tel personnage, cela ne veut pas dire qu'on valide ce qu'il est. Ce qu'on peut montrer ou ne pas montrer sont des questions qui se posent dans ces milieux-là.

Or, quand j'ai commencé ce métier, je voulais être totalement libre et prouver que j'étais capable de tout jouer. Je suis pudique en réalité, mais j'arrive à dépasser ma pudeur pour le cinéma. Dès qu'on touchait des personnages qui n'étaient pas fidèles à une représentation masculine, virile, hétérosexuelle, ça gênait les gens. Mon ami défunt, dont s'inspire le film, et moi-même avons été jugés pour cela.





6/ Vous filmez au plus près des corps et des visages : Pourquoi cette proximité avec les personnages ?

J'avais envie de quelque chose de très organique, que la caméra soit très, très proche. Mon chef-op m'a fait remarquer après coup à quel point les cadres étaient serrés mais c'était vraiment un choix. Il n'y a quasiment pas de plans larges dans le film. Je voulais être au plus près de mes acteurs. Cette approche correspond aussi à un film où tout est condensé.

7/ Comment avez-vous choisi votre partenaire Nora Arnezeder (Garance) qui interprète elle aussi une comédienne ?

Cela a été une évidence. Je la connais depuis longtemps et je trouve que le cinéma français la cantonnait toujours un peu dans des rôles de belle jeune première. Elle aussi en a eu marre, je crois. Elle est partie aux Etats-Unis et a fait de belles choses là-bas. Je me suis dit que ce serait intéressant de la voir dans un registre où on ne l'attend pas. De son côté, elle était très enthousiaste à l'idée de jouer dans un film d'auteur, tourné en mode guérilla, libre et non formaté.

Garance apporte à Yazid un avenir, une douceur et peut-être une ouverture sur autre chose. Elle n'a pas reçu la même éducation. On sent qu'elle n'a pas les mêmes traumatismes, qu'il y a quelque chose de plus équilibré chez elle, qu'elle pourrait apaiser Yazid. Mais il n'est pas prêt pour ça.

8/ Zinedine Soualem, Naidra Ayadi, Pascale Arbillot, Hassane Alili occupent des seconds rôles, sans pour autant servir de faire-valoir au héros. Était-ce votre souci de faire exister pleinement ces personnages ?

Je voulais faire un film qui soit tourné vers les autres et ouvert à tous les acteurs. Que tout le monde existe à sa juste valeur. J'ai pris que des acteurs que j'aime, que j'avais envie de filmer et parfois, je voulais m'effacer pour les laisser jouer.

Évidemment, j'incarne le personnage principal, donc on le voit beaucoup dans le film, mais je voulais que tout le monde

soit là, présent et ait une vraie place. Dans ma manière de diriger les acteurs, il y a beaucoup d'amour. C'est bête à dire, mais pour eux, c'était important car nous faisons un métier fragile. Quand on sent qu'on est aimé par le metteur en scène, on a envie de donner. Je parle à mes acteurs comme j'aimerais qu'on me parle.

Je ne peux pas le cacher, j'ai beaucoup appris d'Abdellatif Kechiche, pour qui j'ai le plus grand respect. Il m'a transmis, non pas une méthode, mais une manière d'aborder le jeu un peu à la manière de Cassavetes.





9/ Pouvez-vous commenter le titre ?

C'est une référence bien sûr à Marcel Carné et à son film *Les enfants du paradis*, qui était l'un des préférés de mon ami décédé. Le « paradis » désigne aussi l'endroit au théâtre, qui rassemble des spectateurs peu fortunés, ayant

acheté des places en hauteur pour une somme modique. Mon personnage vient lui aussi d'un milieu modeste, et tout d'un coup, il se retrouve propulsé dans le monde du spectacle. Le titre, enfin, établit un lien avec la mort. J'espère que mon ami a trouvé sa place au Paradis.



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Né en 1979, Salim Kechiouche grandit à Vaulx-en-Velin, près de Lyon. Il est découvert par l'acteur et réalisateur Gaël Morel en 1995 dans le film *À toute vitesse* alors qu'il n'a que 15 ans et tournera par la suite dans presque tous ses films.

Amateur de boxe, il entame une carrière de comédien tout en devenant champion de France de kick boxing en 1998 et vice-champion de muay thaï en 1999 et 2002.

En 1998, il tourne pour François Ozon dans le film *Les Amants Criminels*, puis entre autres pour David Oelhoffen dans *Nos Retrouvailles en 2007* et pour Mehdi Ben Atti dans *Le Fils*. On le retrouve chez Alexandre Arcady en 2012 dans *Ce que le jour doit à la nuit* puis chez Abdellatif Kechiche dans *La Vie d'Adèle* en 2013 et *Mektoub my love* en 2017. Il joue dans *Corps étranger* de Raja Amari en 2016 puis en 2019 dans *Qu'un Sang impur...* d'Abdel Raouf Dafri en 2019.

Au théâtre, il est acclamé en 2003 pour son interprétation

de Pino Pelosi, l'assassin du cinéaste italien Pier Paolo Pasolini dans la pièce *Vie et Mort de Pier Paolo Pasolini* de Michel Azama, puis en 2009 dans le rôle de Yaz dans *Boumkoeur* de Rachid Jaidani.

Il alterne cinéma, télévision, théâtre et décroche des rôles d'envergure dans des séries telles que *Engrenages* sur Canal+ ou *Braqueurs* sur Netflix.

Il sera bientôt à l'affiche de la série OCS *Un Prophète* adaptée du film de Jacques Audiard puis dans *Ourika*, une série produite par Booba pour Prime Video.

Il a aujourd'hui joué dans plus d'une soixantaine de projets entre le grand et le petit écran.

En 2020, il réalise son premier court-métrage *Nos Gènes. L'Enfant du paradis* qu'il coécrit avec Amel Bedani et Samy Zitoun et qu'il réalise est son premier long-métrage. Il sort en salle le 6 décembre 2023.



FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

2022 **L'ENFANT DU PARADIS** - Long-métrage

Cinébanlieue - 2023

Festival Cinéroman - 2023


Festival du film francophone d'Angoulême - 2022 - Nouveaux regards

2019 **NOS GÈNES** - Court-métrage

Festival du film francophone d'Angoulême - 2020

Cinébanlieue - 2020

Un point c'est court - 2020



ÉQUIPE

RÉALISATION Salim KECHIOUCHE

SCÉNARIO Salim KECHIOUCHE,
Amel BEDANI
Samy ZITOUNI

DIRECTEUR PHOTO Jérémie ATTARD

SON Sead KOVO

MONTAGE Luc SEUGE

REGIE Vincent LECOEUR

MUSIQUE Amine BOUHABA

PRODUCTION *K-REC FILMS*

PRODUCTEURS Aurélie TURC, Chafik LARIBA

Avec le soutien de la Région île-de-France,
en partenariat avec le CNC

DISTRIBUTEUR Pierre-Emmanuel LE GOFF

DISTRIBUTION France *La Vingt-Cinquième Heure Distribution*



CASTING

YAZID **Salim KECHIOUCHE**

GARANCE **Nora ARNEZEDER**

HASSAN **Hassane ALILI**

SARA **Naidra AYADI**

KARIMOUCHE **Carima AMAROUCHE**

IBRO **Kevin MISCHEL**

ANNA **Pascale ARBILLOT**

SAMY **Zinedine SOUALEM**

DADY **Jules RITMANIC**

SID **Salif CISSÉ**

MAISSA **Fatima HARRAG**



DISTRIBUTION

Maxence Delamare
La Vingt-Cinquième Heure Distribution
distribution@25heure.com
07 60 38 89 64

PROGRAMMATION

Louis-Antoine Jonathan
La Vingt-Cinquième Heure Distribution
louis-antoine@25heure.com
07 49 34 71 15

PRESSE

Anne-Lise Kontz
N66
anne-lise@n66.fr
07 69 08 25 80